

ON NE VOIT QUE CE QUE L'ON ADMIRE

**Notes de la journée
de début d'année de CL-Lycée
avec Julián Carrón
et Francesco Barberis**

*Par visioconférence,
le 10 octobre 2020*



CL

© 2020 Fraternalità di Comunione e Liberazione
pour le texte de J. Carrón

© 2020 Fondation Meeting pour l'amitié entre les peuples
pour le texte de l'interview de Mikel Azurmendi par Fernando de Haro

Traduit de l'italien par Daniela Favre-Antonini

En couverture : Pablito Calvo, acteur espagnol, protagoniste du film *Marcelin, Pain et Vin*
réalisé par L. Vajda (Espagne, 1955). Nous remercions Filmexport Group pour sa gracieuse autorisation

Notes de la journée de début d'année de CL-Lycée
avec Julián Carrón et Francesco Barberis

Par visioconférence, le 10 octobre 2020

Chant : *The things that I see*

Francesco Barberis

« Les choses que je vois me font rire comme un enfant. Les choses que je vois me font pleurer comme un homme ». ¹ Mais qui peut faire cette expérience maintenant ? Qui peut rire comme un enfant et pleurer comme un homme ? Qui d'entre nous peut vivre avec cette simplicité désarmante, qui est si présent au présent ?

Aujourd'hui, nous sommes réunis dans de nombreuses villes en Italie et dans le monde, jeunes et enseignants, tous différents les uns des autres, pour vivre ensemble la Journée de début d'année. Mais le début de quoi ? Pourquoi vaut-il la peine de commencer, pourquoi vaut-il la peine de commencer aujourd'hui et chaque matin de chaque jour ? Pourquoi ? Parce que Dieu, Celui qui te donne et qui me donne la vie, ne peut rien faire sans ton ouverture et mon ouverture de cœur, sans notre disponibilité.

Combien de lettres ai-je lues ces jours-ci venant de jeunes comme vous, parfois « coincés » dans ce qui ne va pas, fixés sur leurs propres fautes, sur leurs propres fragilités et objections. Quelle tendresse m'a saisi en pensant

¹ R. Veras-R. Maniscalco, « The things that I see », dans *Canti*, Soc. Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 344-345.

à chacun de vous ! Si tu savais combien tu es important(e), combien tu es voulu(e), à quel point tu es aimé(e) !

Il suffirait d'un peu de disponibilité, d'un peu de cette simplicité que nous avons vue (et qui nous a tout de suite conquis) dans le visage de Marcelin, au début de la visioconférence. Avoir des yeux pareils ! Comme on l'envie ! Dans le film, Marcelin en faisait de toutes les couleurs, mais ce qui l'emportait toujours en lui était le fait de « regarder en se laissant attirer ». ² Il y avait en lui, à tout moment, une irréductible nostalgie pour sa maman, qu'il n'avait jamais vue parce qu'elle était morte en le mettant au monde. Cette nostalgie devenait en Marcelin l'attente perpétuelle d'un amour infini pour son destin.

Pour cette raison, si cette disponibilité et cette attente auront le dessus en nous, Dieu nous « montrera encore plus que ce que je vois », comme nous venons de chanter.

Chantons ensemble : *Favola*

La compagnie te dit : « Regarde, continue à regarder ». « N'aie pas peur parce qu'il y a Quelqu'un avec toi [...], il ne te quittera jamais, n'aie pas peur, pars à travers champs et va... ». ³ Les champs sont les circonstances (celles qui nous sont données, pas celles que nous imaginons) et dans ces circonstances nous ne sommes jamais (jamais !) laissés seuls : « Il y a Quelqu'un avec toi, il ne te quittera jamais... ».

Don Giussani disait : « La compagnie [...] te dit : "Regarde". Car dans chaque compagnie vocationnelle il y a toujours des personnes, ou des moments de personnes, à regarder. Dans la compagnie, le plus important est de regarder les personnes ». ⁴ Pour reconnaître ces personnes, ces personnes qui sont des présences, il faut une loyauté de fond avec soi-même.

Pour cette raison, aujourd'hui encore triomphe en moi la gratitude, et en même temps le désir d'écouter Julián Carrón pour saisir ce qui lui tient à cœur pour notre chemin de CL-Lycée.

² L. Giussani, *Dal temperamento un metodo*, Bur, Milan 2002, p. 282.

³ C. Chieffo, « Favola », in *Canti*, op. cit., p. 226-227.

⁴ L. Giussani, « Affiche de Pâques, 1994, Communion et Libération », dans L. Giussani, *In cammino. 1992-1998*, Bur, Milan 2014, p. 366.

Julían Carrón

Bonjour à tous !

Malheureusement aujourd'hui nous devons communiquer par vidéo ; nous ne pouvons pas nous regarder personnellement dans les yeux : vous ne pouvez pas le faire avec moi ni moi avec vous, je ne peux pas voir vos visages, qui sont toujours plus agréables qu'une caméra ! Quoi qu'il en soit, j'espère que, même à travers cet instrument, nous puissions nous rejoindre les uns les autres, que je puisse vous rejoindre et que vous soyez disponibles pour écouter ce que je désire vous dire, afin que nous puissions nous accompagner en ce moment de grand défi dans notre vie.

L'école reprend, et avec elle le défi de chaque jour. Avec beaucoup de questions, d'interrogatifs ouverts. Qu'est-ce qui va arriver dans le futur proche est une question ouverte pour tous, avec beaucoup de points d'interrogation sur la manière de l'affronter. Ces jours-ci je lisais une interview à un intellectuel français, Edgar Morin, qui définissait notre temps par un mot : incertitude. « Nous sommes entrés dans l'époque des grandes incertitudes ». Et il ajoutait : « On ne peut pas connaître l'imprévisible. [...] Vivre, c'est naviguer dans une mer d'incertitudes [sa navigation dure depuis 99 ans déjà !], à travers des îlots de certitudes. Même cachée ou refoulée, l'incertitude accompagne la grande aventure de l'humanité, toute histoire nationale, toute vie individuelle. Parce que toute vie est une aventure à l'issue incertaine : nous ne savons pas d'avance ce qui nous attend ni quand la mort arrivera. Nous faisons tous partie de cette aventure, pleine d'ignorance, d'inconnu, de folie, de raison, de mystère, de rêves, de joie, de douleur. Et d'incertitude. »⁵

Je n'ai pas de peine à imaginer quel abîme provoque la situation que nous vivons actuellement dans votre esprit, déjà inquiet de par votre âge. Les conditions actuelles font éclater les questions les plus simples et en même temps les plus mordantes : qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qui donne du goût et remplit d'intérêt les journées ? Y a-t-il quelque chose de sûr qui nous permet de naviguer dans l'océan des incertitudes ? Je m'identifie avec vos questions, que vous portez souvent imprimées sur votre visage. Il n'est en effet pas possible de les porter en soi très longtemps sans qu'elles ne se manifestent sur vos visages.

⁵E. Morin, « Il potere dell'incertezza » [« Le pouvoir de l'incertitude »], entretien réalisé par A. Gironi, *la Repubblica*, 1 octobre 2020.

Parfois cette incertitude, cette vie si pleine de questions, nous pousse à la rébellion : n'aurait-il pas été plus simple de naître comme l'un des nombreux êtres qui bougent selon les lois de la nature ? Ou comme ces êtres qui ne comprennent ni ne doivent « résoudre » l'énigme de l'existence ? Tel l'oiseau qui a un instinct si parfait qu'il n'a aucun besoin de se donner toute la peine dont nous, les humains, ne pouvons faire l'économie ? Mais qui d'entre nous échangerait la trépidation face à la personne aimée avec l'ennui d'un lien régi par les lois de la physique ?

C'est exactement cette « sublimité de la perception » humaine – « Comment, nature d'homme, / Si vile en tout, fragile, / Si tu es ombre et poudre, respires-tu si haut ? » – qui rend présent à notre conscience le « mystère éternel / de notre être »,⁶ comme le définit Leopardi, mystère d'une grandeur unique, que son génie a décrit avec une beauté incomparable.

Certaines questions nous constituent en tant qu'êtres humains. Bienvenus donc dans le monde des êtres humains, des êtres humains conscients d'eux-mêmes ! Vous avez quitté la bulle protégée (jusqu'à un certain point, à vrai dire) du monde de l'enfance et vous gagnez le large de la vie, où la navigation est incertaine. Des circonstances comme celle que nous vivons nous poussent donc à grandir dans la direction d'une plus grande conscience. E nous pouvons vraiment grandir, si nous ne laissons pas échapper l'opportunité que ce défi porte en lui !

Si nous pouvons affronter ce défi sans nous perdre, avec un regard positif, c'est parce que nous sommes accompagnés par des présences qui, comme don Giussani, nous encouragent à voir le bien que même ces circonstances portent en elles. « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison »,⁷ dit-il dans son livre le plus connu, *Le sens religieux*.

Et voilà vibrer la raison d'une fille qui lance à la figure de son professeur la bouleversante faim de sens qui l'habite : « Monsieur, il faut quelqu'un qui nous transmette, à nous, les jeunes, le sens de la vie, le goût du quotidien ».

⁶ G. Leopardi, « Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau », dans G. Leopardi, *Chants/Canti*, XXXI, v. 49-51 et 22-23, Flammarion, Paris 2005, p. 221.

⁷ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 149.

Et elle ajoute : « Il faut quelqu'un qui montre qu'il est possible de ne pas avoir peur des questions relatives au sens, au bonheur ».

Je suis frappé par la précision avec laquelle cette amie exprime ce qu'elle est en train de chercher : quelqu'un qui transmette le goût du quotidien en le vivant lui-même en première personne. Ainsi pourra-t-elle voir qu'on peut ne pas avoir peur des questions sur le sens, sur le bonheur.

Paradoxalement, au moment où elle perçoit la vie dans toute sa composante dramatique (c'est là sa grandeur), elle découvre le critère de jugement pour naviguer dans la haute mer de l'incertitude. Car toute réponse ne permet pas d'affronter l'urgence qu'elle perçoit en elle-même. Quand nous ne percevons pas cette urgence, il est facile de succomber à la confusion, tout semble égal, une chose vaut l'autre. Mais si la question d'un quotidien qui donne goût devient pressante, il est plus facile de ne pas se confondre. Cette fille a en elle – comme nous tous, mais il faut en être conscients et l'utiliser – le critère pour intercepter les présences qui ont en elles ce qu'elle est en train de chercher. La vie devient alors une question d'attention, d'ouverture du regard à 360 degrés.

Des demandes comme celle qui est « criée » par cette fille nous font comprendre le drame qui est en train de se jouer : c'est une lutte entre le goût du quotidien et le vide de sens – qui nous saisit de l'intérieur –, entre l'être et le néant. Si nous ne le prenons pas à bras-le-corps, nous serons les prochaines victimes, si ce n'est pas déjà le cas, de ce nihilisme endémique.

Pour décrire brièvement la nature de la lutte, nous avons souvent utilisé une expression d'un philosophe de la fin du 19^e siècle, Friedrich Nietzsche, qui représente la conséquence extrême de *son* nihilisme : « Il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations ».⁸ La répercussion de cette position sur nous est que nous sommes ballottés, dans l'océan de l'incertitude, entre mille interprétations, sans savoir distinguer laquelle d'entre elles accueille loyalement les faits et se soumet à l'autorité de l'expérience. Aucun fait ne nous « captive » assez pour nous sortir de l'équivalence des interprétations. Tout semble pareil. Et l'incertitude rend la navigation encore plus vertigineuse.

Existe-t-il quelque chose qui soit à même de remettre en question cet axiome : « Il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations » ? Y a-t-il des faits qui

⁸ Cf. F. Nietzsche, *Fragments posthumes fin 1886-printemps 1887* [60], in *Kritische Studienausgabe*, vol. 12, De Gruyter, Berlin 1980, p. 315.

sont à même de remettre en cause l'avalanche d'interprétations, dont l'une vaut l'autre, et qui nous submergent dans cette société dite de « l'information » ? Où cette jeune-fille, où chacun d'entre nous peut-il trouver des indices qui permettent de reconnaître la victoire de l'être contre le néant du goût du quotidien sur le vide de journées dénuées de sens ?

Comme je l'ai répété au cours des derniers mois à plusieurs reprises, le cas le plus emblématique est celui de l'aveugle né guéri par Jésus. Ce matin-là aussi, il se sera réveillé avec en lui l'incertitude, étant aveugle de naissance. Peut-être aurait-il pu imaginer ce qui allait lui arriver ? Écoutons-le.

« En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance [...] il cracha à terre et, avec la salive, il fit de la boue ; puis il appliqua la boue sur les yeux de l'aveugle et lui dit : “Va te laver à la piscine de Siloé” – ce nom se traduit : Envoyé. L'aveugle y alla donc, et il se lava ; quand il revint, il voyait. Ses voisins, et ceux qui l'avaient observé auparavant – car il était mendiant – dirent alors : “N'est-ce pas celui qui se tenait là pour mendier ?” Les uns disaient : “C'est lui.” Les autres disaient : “Pas du tout, c'est quelqu'un qui lui ressemble.” Mais lui disait : “C'est bien moi.” Et on lui demandait : “Alors, comment tes yeux se sont-ils ouverts ?” Il répondit : “L'homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il me l'a appliquée sur les yeux et il m'a dit : ‘Va à Siloé et lave-toi.’ J'y suis donc allé et je me suis lavé ; alors, j'ai vu.” Ils lui dirent : “Et lui, où est-il ?” Il répondit : “Je ne sais pas.” On l'amène aux pharisiens, lui, l'ancien aveugle. Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. À leur tour, les pharisiens lui demandaient comment il pouvait voir. Il leur répondit : “Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.” Parmi les pharisiens, certains disaient : “Cet homme-là n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le repos du sabbat.” D'autres disaient : “Comment un homme pécheur peut-il accomplir des signes pareils ?” Ainsi donc ils étaient divisés. Alors ils s'adressent de nouveau à l'aveugle : “Et toi, que dis-tu de lui, puisqu'il t'a ouvert les yeux ?” Il dit : “C'est un prophète.” Or, les Juifs ne voulaient pas croire que cet homme avait été aveugle et que maintenant il pouvait voir. C'est pourquoi ils convoquèrent ses parents et leur demandèrent : “Cet homme est bien votre fils, et vous dites qu'il est né aveugle ? Comment se fait-il qu'à présent il voie ?” Les parents répondirent : “Nous savons bien que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle. Mais comment peut-il voir maintenant, nous ne le savons pas ; et qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas non plus.”

Interrogez-le, il est assez grand pour s'expliquer." [...] Pour la seconde fois, les pharisiens convoquèrent l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : "Rends gloire à Dieu ! Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur." Il répondit : "Est-ce un pécheur ? Je n'en sais rien. Mais il y a une chose que je sais : j'étais aveugle, et à présent je vois." Ils lui dirent alors : "Comment a-t-il fait pour t'ouvrir les yeux ?" Il leur répondit : "Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté. Pourquoi voulez-vous m'entendre encore une fois ? Serait-ce que vous voulez, vous aussi, devenir ses disciples ?" Ils se mirent à l'injurier : "C'est toi qui es son disciple ; nous, c'est de Moïse que nous sommes les disciples. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-là, nous ne savons pas d'où il est." L'homme leur répondit : "Voilà bien ce qui est étonnant ! Vous ne savez pas d'où il est, et pourtant il m'a ouvert les yeux. Dieu, nous le savons, n'exauce pas les pécheurs, mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, il l'exauce. Jamais encore on n'avait entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si lui n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire." Ils répliquèrent : "Tu es tout entier dans le péché depuis ta naissance, et tu nous fais la leçon ?" Et ils le jetèrent dehors. Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté dehors. Il le retrouva et lui dit : "Crois-tu au Fils de l'homme ?" Il répondit : « "Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ?" Jésus lui dit : "Tu le vois, et c'est lui qui te parle." Il dit : "Je crois, Seigneur !" »⁹

Qu'est-ce cet aveugle a tiré de sa situation, de l'incertitude ? Un fait. « J'étais aveugle, et à présent je vois », ne cesse-t-il de répéter. Comme vous l'avez entendu, dès que le fait s'est produit, toutes les interprétations possibles et imaginables, des voisins, de la famille, des pharisiens, se sont déclenchées. Il est étonnant que Jésus n'ait pas eu peur de le laisser seul après le miracle, à la merci de ces interprétations ! Pourtant, l'aveugle ne s'est pas laissé perturber, ne serait-ce qu'une minute, il n'a eu aucun doute par rapport au fait qui lui était arrivé, il n'a absolument pas été touché par les interprétations qui ne respectaient pas l'événement.

Mais, attention : l'aveugle né ne se range pas tout de suite du côté de Jésus. Tout d'abord, il adhère à la réalité, il se range du côté des faits, il est loyal envers ce fait : « J'étais aveugle, et à présent je vois ». C'est cette évidence de la vérité qui s'impose en lui, qui resplendit en lui – « j'étais aveugle, et à présent je vois » –,

⁹ Jn 9,1-38.

qui le fait enfin passer du côté de Jésus. Le choix de l'aveugle guéri n'est pas un choix idéologique, ce n'est pas une prise de position, car c'est la reconnaissance de l'évidence vue qui le conduit à Le reconnaître. On le voit à travers le parcours qu'il accomplit, tel que l'Évangile de saint Jean nous le restitue : « Qui t'a ouvert les yeux ? ». Au début, il répond : « L'homme qu'on appelle Jésus ». Et puis : « Que dis-tu de lui ? » « C'est un prophète ! » Et pour finir, quand il rencontre à nouveau Jésus qui lui demande : « Crois-tu au Fils de l'Homme ? », il lui demande à son tour : « Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? » Jésus lui dit : « Tu le vois, et c'est lui qui te parle. » Et lui : « Je crois, Seigneur ! »

L'aveugle guéri n'est pas un fanatique intransigeant qui veut imposer son interprétation : il est le seul qui ne piétine pas le fait (à présent il voit et cela a été possible grâce à cet homme appelé Jésus, qu'ensuite il reconnaît comme prophète et pour finir dans toute sa profondeur comme étant Dieu), un fait que tous les autres veulent nier pour imposer leur idéologie contre l'évidence de la réalité. L'idéologie est une interprétation qui supprime les faits en vertu de préjugés, d'une position à défendre.

Le début peut être quelque chose de spectaculaire comme la guérison de la cécité ou bien une chose apparemment plus banale comme une émission radiophonique écoutée à l'aube sur un lit d'hôpital, comme cela est arrivé à notre ami Mikel Azurmendi (sociologue espagnol bien connu, protagoniste d'une longue interview dont nous verrons un extrait sous peu). Quand cela se produit, chacun de nous – comme il le dit lui-même – est tout d'abord invité à regarder ce qui se passe devant ses yeux, ce qui se passe maintenant.

Rien ne peut autant défier notre néant qu'un événement qui se produit, que certains faits. Seule une « humanité nouvelle, différente, plus vraie, plus pleine, plus désirable [...] peut se frayer un chemin dans notre conscience d'hommes, et d'hommes contemporains ». C'est le seul fait « qui peut être perçu comme une invitation qui fascine et libère ».¹⁰

Une fille, qui participait à la vie de CL-Lycée, espace peu à peu sa présence sur Zoom pendant le confinement jusqu'à disparaître complètement au début de l'été, quand il est de nouveau possible de se voir en gardant toutes les précautions. Dans un entretien téléphonique elle confie à une amie ensei-

¹⁰ J. Carrón, *L'éclat des yeux, Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, <https://français.clonline.org/livres/opere-di-don-carr%C3%B2n/l-%C3%A9clat-des-yeux>, p. 102.

gnante qu'elle vit cloîtrée à la maison avec sa maman et sa grand-maman, par peur de la contagion. En s'identifiant avec le malaise de la fille, l'enseignante lui dit que seule une grande affection peut être plus forte que la peur et lui propose de faire l'école de communauté dans son très vaste jardin avec elle et, si elle veut bien, avec quelques autres jeunes. De manière inattendue, la fille accepte et sort enfin de chez elle.

Ce n'est que de cette manière, en tant qu'événement qui se produit maintenant dans ton histoire et la mienne, que le Christ devient expérience d'une espérance dans le présent, comme quelque chose qui vainc le présent et remplit l'avenir d'espérance, en défiant l'incertitude. Nous l'avons reconnu dans beaucoup de témoignages cet été.

L'une de vous raconte : « La période du confinement et d'un été assez limitatif a été déterminante pour beaucoup de raisons, surtout pour les amitiés et ma manière de les appréhender. Au cours de ces mois, je me suis aperçue d'avoir besoin de certaines personnes auxquelles je n'aurais jamais attribué autant d'importance et qui m'étaient, de fait, assez indifférentes. J'ai toujours été une personne qui aime rester dans son coin. Dans les moments de difficulté et de tristesse, je m'étais habituée à répondre : "Qu'est-ce qui pourrait changer ?" Contre toute attente, pendant le confinement, j'ai commencé à chercher les amis comme je ne l'avais jamais fait ou j'aurais pensé le faire. J'avais besoin de voir certains visages, qui arrivaient à me restituer un peu de cette vie que j'avais remplacée avec une étouffante indifférence et un cynisme froid. J'éprouvais le besoin de ces amis qui, dans la simplicité la plus absolue, avaient toujours répondu même quand je ne les avais plus cherchés. Avant de recommencer l'école, j'ai demandé à quelques camarades de nous revoir, et la conscience de devoir recommencer avec eux, d'être en classe avec eux, a un effet déterminant sur mes journées ».

À ce témoignage d'une d'entre vous fait écho celui d'une jeune mère palestinienne qui a raconté son expérience pendant une de nos rencontres de cet été. Quand je l'ai entendue, je me suis demandé : cette femme chrétienne palestinienne, qui considérait sa naissance en Palestine comme une punition pour elle et pour ses enfants, qu'a-t-elle pu voir dans ce groupe de pèlerins du mouvement arrivés d'Italie, pour décider de rester sur sa terre après avoir souhaité s'enfuir pendant des années ? Elle a fait une rencontre qui a changé son jugement, son regard sur tout. Et encore : quelle expérience a dû faire

notre amie du mouvement gravement malade, Xiao Ping, pour devenir « le cœur battant de la communauté » de Taipei ? Jusqu'à pouvoir dire : « Dernièrement, j'ai compris que ma mission actuelle n'est pas celle d'apprendre à faire face à la douleur ou à la mort qui approche, mais celle d'employer le temps qu'il me reste pour communiquer à tout le monde ce que j'ai rencontré ».¹¹ Elle a compris quelle est la plus grande urgence dans le moment présent : répondre avec sa vie à la question du sens de la vie, la même question de la jeune fille au professeur : « Il faut qu'il y ait quelqu'un qui nous communique à nous, les jeunes, le sens de la vie, le goût du quotidien ».

* * *

L'EMBRASSADE

Transcription de quelques extraits
de l'interview télévisée de Mikel Azurmendi,
réalisée par Fernando de Haro pour l'Édition Spéciale 2020
du Meeting, à l'occasion de la publication de l'édition
italienne du livre *El abrazo* [L'embrassade].

Mikel Azurmendi. Je ne m'attendais pas à rencontrer quelque chose comme cela dans ma vie. C'était une grande surprise. Totalement hors du commun. J'ai été surpris, j'ai pensé que cela valait la peine d'écouter, petit à petit, je suis entré dans un sentiment d'admiration. [...]

La surprise d'une personne, ce fait surprenant, qui trouve quelque chose ou quelqu'un, ou un livre... et quand elle voit que cela pourrait être intéressant pour elle, cela devient de l'admiration. L'admiration est un mouvement qui t'amène à t'identifier à ce à quoi tu tiens le plus, parce que tu ne t'y attendais pas. [...]

J'ai décidé d'expliquer strictement ce qui se passait sous mon regard émerveillé. Tous les autres ne veulent pas voir ce qui se produit. Je me disais : « J'avais ça à portée de main, pourquoi ne l'ai-je pas regardé ? Il faut l'expliquer ». Tout sociologue doit expliquer pourquoi, à un moment donné, il l'a regardé, alors

¹¹ « Lettere », *Tracce*, n°9/2020, p. 2.

qu'il l'avait devant soi chaque jour. Tu ne peux le regarder que lorsque tu l'admires, quand tu penses que là, il y a quelque chose de bon pour toi. [...] L'objet suivant qui m'a émerveillé a été Prades. [...] Avec Prades, tu rencontres quelqu'un qui t'écoute, qui te pose des questions... qui te surprend et qui est surpris à son tour, surpris que tu aies besoin de parler avec lui ; il est surpris que tu le regardes, et cela te surprend encore plus. Il a un regard qui te pénètre et qui te calme. Il m'a invité à Madrid à une rencontre, j'ai dit à ma femme Irene : « Je n'y vais pas ». Et elle : « Mais tu lui as dit que tu irais ». C'était vrai, je lui avais dit oui... Je voulais me réconcilier avec cet homme qui me regardait de manière spéciale, qui me comprenait et m'écoutait. Et je suis allé à l'EncuentroMadrid. Pour y aller, j'ai dû me vaincre, qu'est-ce que j'avais à voir avec les chrétiens ? [...]

Et à l'EncuentroMadrid, je rencontre l'humanité elle-même, pas la Fête de l'Humanité ; je rencontre des personnes humaines, je rencontre des personnes qui sourient, qui vont et viennent en silence. Elles se saluent, s'embrassent, t'écoutent, te posent des questions. Des enfants qui courent tout autour... Des sourires, de la joie... J'étais abasourdi. Je n'aurais jamais rien imaginé de tel. [...]

Fernando de Haro. *Il y a un moment dans El Abrazo qui me semble le plus fascinant de tous : tu es face à cette tribu que tu étudies, et à un moment donné, tu estimes plausible, possible, l'hypothèse que ce que tu vois soit une conséquence non seulement de Dieu, mais d'un Dieu incarné. Tu ne fermes pas la question en affirmant que ces personnes se comportent ainsi parce qu'elles sont victimes d'une névrose collective ou à cause d'une sublimation de leurs désirs ; il y a un moment dans le livre où tu affirmes que l'hypothèse est plausible. Comment en es-tu arrivé là ?*

– Tu parles sûrement de l'un des derniers passages, où je fais une sorte de calcul. Cette vie si belle que j'aurais voulu vivre, le style de vie de ces personnes, fait de don de soi, de joie, ce style de vie, comment est-il possible ? Tu peux avoir un éclair. Il y a des personnes extraordinaires, très belles, qui ont des sortes d'éclairs, mais ensuite elles retombent. Mais là, tu vois ces vies, j'ai suivi ces vies pendant deux ans, ces personnes (dans le livre, ce sont des personnages, mais ce sont des personnes), ces familles, et je sais que c'est impossible à moins d'un miracle. Et telle famille est un miracle, et telle personne un autre miracle. Il y a des miracles partout. Et cela, c'est très mystérieux. Le style de vie me pousse à

me demander : « Pourquoi ce style de vie ? ». On peut avoir un flash pendant un an ou deux, mais toute la vie... Mais ta vie, la vie suivante, des vies comme celles-là il y en a depuis deux mille ans. Je pense que les chrétiens ont vécu deux mille ans comme vous vivez, en embellissant l'humanité, en faisant fleurir la charité, l'amour. Les sociologues n'en parlent pas parce qu'ils ne s'y intéressent pas. Ils ne parlent pas de Communion et Libération ou d'autres chrétiens que je ne connais pas mais qui existent, je sais qu'ils existent parce que j'en ai rencontré, dans des confraternités, des fraternités. Alors tu te poses des questions. Tu pourrais expliquer une vie, une vie pendant un bout de temps – pas pendant toute une vie, – mais expliquer les familles, les vies, des générations qui font du bien, qui incarnent le bien... Ce fait a une seule explication : que ce qu'ils te disent soit vrai, que la vérité soit vraiment vérité en action. La vérité est toujours opérative. La vérité produit la vie. Ce style de vie est produit par quelque chose : ils disent que c'est Jésus Christ. Si j'ai besoin de cette vie, si elle suscite mon admiration, il faut que je regarde avec admiration le moteur qui actionne cette vie. Et c'est tout. Alors tu comprends que ce moteur a été humain. Dieu fait homme. Tu ne peux le comprendre que comme cela. J'ai été professeur d'Histoire comparée des religions. Je veux conclure par ceci : les dieux que nous étudions tous sont des abstractions. Personne n'a jamais dit ce qu'a dit Jésus : « Pardonnez-vous les uns les autres, aimez-vous, visitez les malades, nourrissez les affamés, l'autre est plus important que toi, la vie n'est pas [donnée] pour la conserver, mais pour la donner, et si tu essaies de la conserver tu la perdras ». Il n'y a pas, dans toute l'humanité, – du moins je ne l'ai pas rencontré, et tu sais si je connais les religions, j'ai lu des centaines de livres – quelqu'un qui ait dit cela. Et non seulement Jésus l'a dit, mais ces personnes sont celles qui le suivent. Et alors on fait deux plus deux. Et on dit : « Il faut que j'y croie, voilà le Jésus vivant en qui je crois ». En Dieu, je n'aurais pas cru.

– *Pourquoi ?*

– Parce que Dieu est une idée. La philosophie d'abord, la religion et la théologie ensuite, sont tombées dans le piège de réduire Dieu à une idée. Voilà la différence. Nous ne parlons pas de Dieu. Nous parlons d'un homme qui était Dieu, qui nous enseigne où nous devons aller.

– *Je me rappelle le jour où tu nous as dit : « Et si c'était vrai que Jésus est ressuscité ? ».* Tu luttais avec la véracité de ce témoignage.

– Il y a un moment où tu es forcé de te demander : « Comment peuvent-ils se

tromper tous ensemble en même temps ? ». Même les ennemis savaient. Et ils ne le connaissaient pas. Jean et André le suivaient, mais ils ne le connaissaient pas. « Mais c'est le Seigneur ». Ils passent deux ou trois ans avec le maître. On en sortirait tellement transformé, ensuite ! Voilà ce qu'est la résurrection. Nous savons qu'il y a la résurrection. Il est ressuscité et il nous a dit que nous ressusciterons.

– *Mikel, merci d'avoir écrit L'Abrazo. Merci pour ce moment de conversation, pour ce que tu as mûri ces dernières années.*

– C'est moi qui dois vous remercier.

* * *

Carrón

Avant de terminer, permettez-moi une dernière « intrusion » dans votre Journée de début d'année pour émettre un souhait.

L'année qui vient de débiter est une occasion hors normes. Et, pour affronter les incertitudes du futur, vous avez un grand allié : votre cœur affamé d'un sens à la hauteur de l'existence. Ne vous contentez pas de survivre, parce que la vie exige l'éternité, c'est-à-dire tout.

Soyez loyaux avec votre cœur et vous commencerez à voir beaucoup de compagnons de route – même si parfois « à distance », comme dans la visioconférence d'aujourd'hui – qui ont l'audace de naviguer dans l'océan des incertitudes parce qu'ils sont sur la barque du destin avec Jésus.

Au cours d'une conversation avec l'écrivain Giovanni Testori en 1980, Giussani disait : « Je n'arrive pas à trouver de signe d'espérance autre que la multiplication de ces personnes qui sont des présences. La multiplication de ces personnes ; et une inévitable sympathie [...] entre ces personnes ».¹²

Si vous gardez les yeux ouverts, vous découvrirez des amis – grands ou petits, nouveaux ou anciens, peu importe -, qui vous témoigneront le « goût du quotidien » et vous donneront une envie folle de vivre comme eux. Si vous les regardez et acceptez de les suivre ce sera une année pleine de surprises.

Belle aventure, les amis !

¹² L. Giussani–G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 116.

